

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **20 (1882)**

Heft 1

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186858>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Trâi senannés après noutron mariadzo, ne retornira vairè, ein no promeneint, iô ein étiont lè truffès et se lè fénésons s'approtsivont, et faille repassâ fo mémo eindrà. Ton père martisivè dix pas dévânt mè et passâ lo rio sein m'atteindrè. Mè peinsâvo que me volliâvè portâ coumeint l'autro iadzo, mâ s'on diablo! Quand lo criyvè dè mè veni âidi, crâi-tou pî que s'arretâ?... sein lo pas! lo sorcier, sein pî reveri la tэта po vairè coumeint m'ein terivo, tracivè adé ein dévânt, ein mè crieint: Fâ coumeint mè, *châota!*... Ora, se te crâi que lo tin tè vâo bin mé cocolâ, te tè trompè, kâ, vâi-tou, sont ti lè mémo.

5 Mademoiselle Colibri.

A mesure que l'officier parlait, elle revoyait ces inefables scènes du berceau, au plutôt son cœur les devinait, car elle avait, hélas! été sevrée trop tôt des tendresses maternelles pour en avoir gardé le souvenir. De son cœur montaient à ses yeux des pleurs d'attendrissement et de regrets. L'officier vit son trouble.

— J'ai sans doute, lui dit-il, éveillé en vous, sans le vouloir, de pénibles souvenirs. Vous êtes créole, cela se lit sur votre visage. Vous regrettez le pays de là-bas; c'est naturel à qui a connu cette belle contrée. Vous y avez laissé peut-être des êtres qui vous sont chers et dont l'absence cause vos regrets?

Au lieu de répondre, l'oiselière éclata en sanglots. L'officier reprit:

— Mes questions vous paraissent sans doute importantes, indiscrètes; elles ne me sont pourtant dictées que par l'intérêt que je porte à la famille d'un homme qui me fut cher.

— Un homme? fit-elle en le regardant sans comprendre.

— Un de mes bons amis. Il n'est plus. Vos traits me rappellent les siens. Cette ressemblance qui m'a frappé hier lors de ma première visite me paraît de plus en plus surprenante, si elle n'est expliquée par un lien de parenté entre cet ami et vous.

Elle leva de nouveau sur lui ses yeux humides de pleurs; mais comme elle allait lui demander de plus amples explications, un bruit parti du seuil de la boutique arrêta court l'entretien.

Le fameux perroquet avait répété, pour la vingtième fois peut-être de la journée, sa phrase favorite: « Reviens vite, beau capitaine! » lorsqu'une femme vêtue de noir qui passait s'arrêta soudain en entendant l'oiseau. Elle pâlit, porta la main à sa poitrine, et haletante, à demi suffoquée, murmura d'une voix tremblante:

— Est-il possible, mon Dieu!

« Reviens vite, beau capitaine, » répéta de nouveau le perroquet, comme s'il eût eu conscience de l'effet que venaient de produire ses paroles.

L'inconnue, en proie à une émotion fébrile, se précipita dans la boutique. L'officier de marine se retira discrètement dans la pénombre, pour ne pas gêner l'entretien de l'oiselière avec celle qu'il supposait être une cliente.

— Mademoiselle, dit cette dernière en s'adressant à la jeune marchande, je ne veux point faire choix d'oiseaux rares; je viens vous demander un service.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit M^{lle} Colibri, qui ne savait que penser de cette entrée en matière.

— Cédez-moi, je vous prie, le perroquet qui vient de parler.

— Mille regrets, madame; la chose est impossible.

— Impossible! et pourquoi?

— Hier encore j'ai refusé cet oiseau à la princesse de Lamballe.

— Fixez vous-même le prix. Vous voyez, je ne marchandé pas. Je payerai ce qu'il faudra.

— La princesse de Lamballe m'a fait hier la même proposition. Je lui ai répondu ce que je répons à vous-même, que ce perroquet m'a été légué par un mourant, et qu'à aucun prix je ne consentirais à le vendre.

— Un mourant! s'écria l'inconnue.

Puis, après quelques secondes de silence, elle reprit:

— Puis-je vous demander du moins le nom de la personne qui vous a fait ce legs?

— Je n'ai aucune raison de le taire. On le nommait M. Pamphile.

— Pamphile... murmura l'inconnue. Je n'ai connu personne de ce nom, ni aux Antilles ni à Paris.

Elle baissa la tête en proie à d'amères réflexions.

— Et, reprit-elle en hésitant, M. Pamphile... votre père, sans doute... il vous a dit d'où lui venait cet oiseau auquel vous tenez tant?

— Il lui venait de ma mère.

A peine ces paroles furent-elles prononcées que l'inconnue, saisissant l'oiselière par le bras, l'attira vivement jusqu'au seuil de la boutique, au soleil, en pleine lumière. Là, la considérant d'un œil anxieux:

— Oh! dites-moi tout, implora-t-elle. Parlez, je vous en conjure à mains jointes. Pamphile n'est pas le véritable nom de... votre père, n'est-ce pas? ou plutôt cet homme n'était pas véritablement votre père. Il est mort, m'avez-vous dit; mais avant de mourir, il a dû parler, il a dû vous révéler la vérité tout entière! Oh! si vous savez quelque chose de plus, un mot; de grâce, un seul mot! vous voyez bien que ma vie est suspendue à vos lèvres.

M^{lle} Colibri se sentit vivement émue par les paroles et les manières de cette femme qui l'interrogeait d'une façon si étrange et si inattendue. Un secret instinct, une sympathie dont elle ne se rendait pas compte l'attirait vers elle.

L'inconnue cependant ne cessait de considérer l'oiselière.

— Oui, murmurait-elle, elle aurait cet âge; ce visage serait le sien; elle aurait ce regard profond et doux, le regard de son père.

Puis, comme se parlant à elle-même:

— Elle s'appelait Virginie, soupira-t-elle.

— C'est mon nom, répondit l'oiselière.

— L'inconnue, à ce mot, se redressa comme galvanisée, et, entourant la jeune fille de ses bras:

— Où êtes-vous née? Votre mère vit-elle encore? Quel est le nom de votre famille?

L'oiselière répondit d'une voix que l'émotion faisait trembler:

— Je suis orpheline; je suis née aux Antilles; je m'appelle Virginie de Montgradon.

— Ma fille! ma fille! s'écria l'inconnue, qui l'étreignit dans ses bras. Dieu m'a donc exaucée! j'ai retrouvé ma fille!

Elle riait, elle pleurait, elle couvrait de baisers convulsifs les cheveux, le visage, les mains de l'oiselière, qui lui rendait caresse pour caresse et murmurait ces mots doux comme une céleste harmonie:

— Ma mère!...

(La fin au prochain numéro)

Une correspondance de Constantinople donne sur le pantalon du soldat turc des détails qui rappellent celui dont nous avons parlé il y a quelques semaines et sur le fond dequel on lisait: *Moulin Bornu*.

« L'anarchie militaire est à son comble en Turquie, et, dans notre capitale, les soldats menacent en masse de quitter le service.

Ils compromettent pour le moment au plus haut point la sécurité publique: on en rencontre aux coins des rues implorant l'aumône des passants et

quelques-uns rôdent dans les faubourgs avec des mines allongées et peu rassurantes.

A Scutari, les troupes de la garnison offrent un aspect lamentable. Ces pauvres diables sont affublés d'accoutrements qui n'ont aucun rapport avec l'uniforme d'une nation civilisée. Ainsi nombre d'entre eux se sont taillés des pantalons dans des sacs à café ou autres marchandises expédiées de Trieste. On se croirait en plein carnaval et vous voyez d'ici ces étranges vêtements, taillés dans une toile grossière, et maculés en certains endroits de lettres commerciales offrant parfois des sous-entendus bien réjouissants. Nombre de ces vêtements fantaisistes portent sur le devant l'adresse des principaux négociants de Scutari et au recto la marque d'expédition : *Moulin à vapeur de Trieste*. Ce serait réellement d'un comique achevé dans la forme si ce n'était pas aussi triste au fond.

Un banquet dans une chaudière à vapeur. Un manufacturier du duché de Bade a eu l'idée, pour célébrer l'achèvement d'une machine à vapeur monstre, de donner dans la chaudière même, convenablement agencée, un banquet de trente couverts.

Une estrade fut d'abord construite à l'intérieur du récipient, avec une table dessus, où les trente convives purent s'asseoir à l'aise ; sur les côtés, des *servantes* étaient disposées pour porter les vins et les mets. Le seul défaut qu'offrait cette salle de festin, c'était l'entrée, les convives étant obligés de se glisser à l'intérieur par une ouverture de moins d'un mètre de hauteur percée dans le couvercle.

Choses et autres.

En Russie, on supporte assez bien un froid de 18 à 20 degrés, à la condition toutefois de s'envelopper dans d'épaisses fourrures et de prendre certaines précautions inconnues partout ailleurs, pour que les parties en saillie de la figure, nez ou oreilles, n'aient pas trop à souffrir. Mais il paraît qu'on ne s'aperçoit pas soi-même de l'effet du froid qui ne produit qu'un simple engourdissement, tandis que l'organe affecté contracte une couleur rouge violacée que remarquent facilement les passants. Aussi est-il d'usage dans ce pays, non-seulement de s'avertir quand le nez et les oreilles commencent à geler, mais de saisir une poignée de neige pour en frotter vivement la partie menacée, qu'elle appartienne à un serf ou à un grand seigneur, afin d'exciter une réaction destinée à rétablir la circulation du sang.

Un parvenu, qui ne devait une grande fortune qu'à des jeux de Bourse, voulait décorer de peintures murales l'église de sa ville natale. Il fit donc venir un jeune artiste, déjà connu par quelques bonnes toiles, et il lui commanda un *Passage de la mer Rouge*. Mais quand il fut question du prix, il

montra une lésinerie si blessante pour le peintre, que celui-ci résolut de se venger à sa manière. Au bas du ciel, d'un bleu éclatant, il traça une large bande du plus beau rouge.

Le parvenu, prévenu que le tableau était terminé, accourut. A la vue de cette peinture, il s'aperçoit qu'on s'est moqué de lui et se récrie.

— Vous m'avez demandé le passage de la mer Rouge, le voilà, dit le peintre, en montrant la bande rouge.

— Mais les Hébreux ?...

— Ils sont passés, répond l'artiste.

— Et ceux qui les poursuivaient ?

— Ils sont dans la mer.

On comprend que le peintre se retira sans exiger le paiement de son tableau.

* *

Un riche propriétaire d'un village du Jorat, fort aimé et honoré dans la localité par ses nombreux bienfaits, étant mort dans un voyage qu'il fit à Paris, ses combourgeois lui élevèrent un petit monument sur lequel ils firent graver cette inscription en grosses lettres :

« Ci-git M. B..., enterré à Paris. »

* *

M. Y... qui a gagné une jolie fortune en Amérique, est toujours correctement vêtu, à cela près que depuis un an il porte le même chapeau crasseux, aux bords fatigués.

Tous ses amis se moquaient de ce lamentable couvre-chef.

Hier, agacé de ces interminables railleries :

— Vous vous moquez de mon chapeau, vous croyez que c'est par avarice que je le fais durer si longtemps. Eh bien, non ! Il y a six mois, ma femme m'a dit : — Tant que tu n'auras pas un chapeau neuf, je ne sortirai pas avec toi ! Comprenez-vous ? Ils ont compris.

EN VENTE

Annuaire du commerce suisse, publié par MM. Chapalay et Mottier, à Genève. — Le même ouvrage est en préparation pour 1883. — Les éditeurs recevront avec le plus grand plaisir les observations et modifications concernant les changements d'adresses, et feront droit, pour l'édition 1883 à toutes les communications qui leur parviendront avant le 1^{er} juillet.

THÉÂTRE. — *Dimanche 8 janvier*, première représentation de : *L'Homme au Masque de fer*, drame en 5 actes et 7 tableaux ; deuxième représentation : *Le serment d'Horace*, comédie en 1 acte. — Ordre : 1^o *L'Homme au Masque de fer* ; 2^o *Le serment d'Horace*. — Rideau à 7 heures.

Papeterie L. MONNET

Rue Pépinet, 3, Lausanne.

Calendriers et Agendas de bureaux pour 1882

L. MONNET

IMPRIMERIE HOWARD GULLLOUD & C^{ie}